

ÉDITORIAL

Être humain

Qu'une personne fasse preuve de générosité, d'écoute, d'entraide, qu'elle prenne ses décisions de manière collégiale et l'on dira d'elle qu'elle est « humaine »... joli truisme ! Et ce qui devait être la règle devient l'exception. Plus qu'un homme ou une femme, donc : un humain.

Loin d'être une idée dépassée ou une douce nostalgie, l'humanisme apparaît aujourd'hui telle une injonction de l'époque, son garde-fou possible, comme pour rappeler la juste mesure des choses là où s'imposent la course au gigantisme, les modélisations, les abstractions de tous ordres. À force de ne plus penser à dimension humaine mais d'envisager le monde à travers chiffres et courbes, les instances qui structurent nos sociétés ont oublié que l'homme était à leur principe et qu'elles se devaient d'être à son service. Pour résister aux effets déshumanisants de ce que nous avons nous-mêmes initié ou cautionné, il faudra plus d'un slogan.

Cette humanité qui nous est consubstantielle est paradoxalement devenue une monnaie d'échange, une nouvelle mode, un objectif à afficher dans l'entreprise qui tiendra compte du « facteur humain » ; un paradigme dont il faudrait sans cesse faire l'éloge en cette période de crise. Derrière cette approche par trop simpliste se loge ce que Gilbert Simondon qualifiait de « facile humanisme », auquel Jean-Hugues Barthélémy confronte le concept d'« humanisme difficile ». Pour Simondon, le nouvel humanisme doit combattre un type d'aliénation qui se trouve dans le machinisme industriel déjà pensé par Marx. Mais là où Marx aspire à libérer l'homme de l'emprise de la machine, à l'inverse, Simondon propose de libérer la machine en lui reconnaissant le statut d'individu technique. C'est ainsi que l'homme s'affranchit de la machine et qu'en tant que concepteur, il affirme sa supériorité et sa liberté. Cette conception de l'organisation du travail, qui passe par l'autonomisation de la machine, induit une réduction du temps de travail et donc un gain de liberté pour les hommes.

La fable de l'entreprise qui déshumanise, François Emmanuel l'a matérialisée dans son plus célèbre roman, *La Question humaine*, dont le propos, largement inspiré de *Tiergarten 4*, programme nazi d'éradication des malades mentaux et des gens jugés peu performants pour l'industrie, évoque en creux le thème de ce numéro. De la fiction à la réalité, l'entretien avec Gérard Andreck rappelle, lui, que le monde de l'entreprise ménage une place à l'humanisme dès lors qu'y sont à l'œuvre les valeurs du mutualisme, de la coopération, et une gouvernance respectueuse de chaque voix. Sans verser dans l'angélisme, ce chef d'entreprise auquel nous ouvrons, une fois n'est pas coutume, nos pages, explique le potentiel humain de l'économie sociale tout en relevant que son succès repose davantage sur sa résistance à la crise que sur ses valeurs... la philanthropie attendra donc.